

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** - (2006)  
**Heft:** 1-2

**Artikel:** De l'arménien à l'espéranto : Ramuz au fil du temps et des langues  
**Autor:** Pella, Anne-Laure  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870084>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## DE L'ARMÉNIEN À L'ESPÉRANTO: RAMUZ AU FIL DU TEMPS ET DES LANGUES

Dès leurs premières publications, les œuvres de l'écrivain romand Charles Ferdinand Ramuz ont fait l'objet de nombreuses traductions et continuent d'alimenter aujourd'hui le marché littéraire de plusieurs pays non francophones. On recense ainsi à l'heure actuelle plus de 300 traductions en quelque 31 langues. L'exposé se propose de retracer le parcours international de cette œuvre en partant du plus récent foyer de traduction — l'Arménie — pour remonter à la toute première traduction d'un roman de Ramuz, effectuée en 1911 en espéranto. Le contraste entre ces deux langues — reterritorialisée pour l'arménien et déterritorialisée, par définition, pour l'espéranto — nous permet de questionner les lieux de la traduction dans l'œuvre de Ramuz, en mettant à profit les outils développés par une géographie des littératures.

### *Introduction*

Dès leurs premières publications, les œuvres de l'écrivain romand Charles Ferdinand Ramuz ont fait l'objet de nombreuses traductions et continuent d'alimenter aujourd'hui le marché littéraire de plusieurs pays non francophones. On recense ainsi à l'heure actuelle plus de 300 traductions, toutes langues confondues, publiées en volume, en revue ou en bonnes feuilles. Le présent article vise à dresser un panorama des lieux de la traduction autour de l'œuvre de Ramuz, en établissant tout d'abord une carte générale de ces quelque 300 «extraductions»<sup>1</sup>. Je montrerai donc brièvement comment l'œuvre de

---

<sup>1</sup> «L'intraduction» représente les livres traduits dans la langue du pays d'édition à partir d'une œuvre écrite dans une langue originale étrangère. «L'extraduction» représente, à l'inverse, les livres «exportés» d'un pays et traduits dans une ou

Ramuz a été exportée et dans quelles langues étrangères elle a été traduite. Je m'arrêterai ensuite plus précisément sur trois foyers de traduction distincts qui me permettront d'éprouver certains outils d'analyse développés par une approche sociologique des traductions telle que Pascale Casanova, parmi d'autres, nous la propose. En remontant le temps et en partant de la dernière langue de traduction, l'arménien au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, je ferai étape par la réception suisse allemande de l'œuvre de Ramuz dans les années 1970, avant d'en arriver à la première traduction d'un texte de Ramuz, réalisée en 1911 en espéranto.

Les œuvres de Ramuz ont été traduites dans une grande diversité de langues. Ses nouvelles, romans, «œuvres choisies» ou «œuvres complètes» — selon les cas et d'après l'état des recherches — sont accessibles dans 31 langues<sup>2</sup>. Sur un total de 315 extraductions<sup>3</sup>, près de la moitié concernent l'allemand. Selon la terminologie proposée par Franco Moretti<sup>4</sup>, l'allemand représente par conséquent le *core*, le noyau de traduction des textes de Ramuz, avec 140 traductions à son actif<sup>5</sup>. La seconde moitié se répartit entre les 30 autres langues recensées à ce jour: outre l'allemand qui se tient loin devant, on constate

plusieurs langues étrangères. (V. Ganne et M. Minon, «Géographies de la traduction», p. 58).

<sup>2</sup> Liste par ordre alphabétique: allemand, anglais, arabe, arménien, bulgare, chinois, danois, égyptien, espagnol, espéranto, finnois, gallois, géorgien, grec, hébreu, hongrois, italien, japonais, letton, néerlandais, norvégien, polonais, portugais, romanche, roumain, russe, serbo-croate, slovène, suédois, tchèque, turc.

<sup>3</sup> Ce chiffre de 315 extraductions nous donne un excellent ordre de grandeur, mais précisons d'emblée qu'il pourrait être diminué de tous les projets de traduction mentionnés et qui n'ont peut-être jamais abouti (ces traductions «fantômes» qui n'ont pu être identifiées avec certitude correspondent à un petit dixième de l'ensemble des traductions répertoriées, soit 29 références sur un total de 315). À l'inverse, ce total de 315 extraductions pourrait être augmenté de toutes les traductions non répertoriées dans les sources disponibles à l'heure actuelle, ou simplement réalisées hors des circuits de production habituels. Je songe ici aux traductions réalisées au noir, sans aucune négociation des droits de traduction, qui restent ainsi invisibles pour la plupart des sources consultées (bibliographies officielles, Bibliothèques nationales suisse et européennes, journal et correspondance de l'auteur, archives privées, bulletins de la Fondation Ramuz et rapports annuels de Pro Helvetia).

<sup>4</sup> F. Moretti, *Atlas du roman européen (1800-1900)*, p. 193.

<sup>5</sup> Cette majorité écrasante de traductions vers l'allemand appelle naturellement des explications de nature très différente de l'argumentation développée au travers de cet article, qui s'intéresse principalement aux traductions dans des petites langues. L'analyse du pôle de traduction germanophone constitue en réalité le noyau d'une recherche dont j'esquisse ici le décor.

que l'italien constitue un bloc à part et se démarque lui aussi significativement des autres langues de traduction, avec 38 traductions. L'italien forme ainsi une sorte de semi-périphérie autour de l'œuvre de Ramuz, au bénéfice d'influences limitées, régionales. Pour le reste, ce que nous pourrions qualifier de périphérie selon Moretti, qu'il s'agisse de l'espagnol, de l'anglais, du tchèque, du polonais ou du hongrois — pour ne citer que quelques langues — on se situe à une moyenne de 5 à 15 traductions par langue. On absorbe donc à peu près autant de Ramuz à Madrid, Londres ou New York<sup>6</sup>, qu'à Prague, Varsovie ou Budapest<sup>7</sup>.

Le chiffre global de 315 extraductions peut paraître réjouissant si l'on considère que c'est un des barèmes qui permettent d'évaluer le rayonnement d'une œuvre littéraire<sup>8</sup>. Plus réjouissant encore peut paraître le nombre de langues dans lesquelles les textes de l'écrivain ont été traduits, car on touche là au rayonnement concret, géographique d'une œuvre à travers le monde. Il arrive parfois qu'une seule traduction se fasse l'ambassadrice de Ramuz au sein d'une même communauté linguistique: c'est le cas par exemple de l'égyptien, du grec ou du letton, qui ne disposent — d'après l'état actuel des recherches — que d'un titre de Ramuz en traduction. Mais que signifie une pareille

---

<sup>6</sup> Ce constat vient confirmer le faible taux d'intraduction des pays anglo-saxons qui exportent beaucoup de littérature, mais en importent extrêmement peu. Comme P. Casanova l'explique, le «Royaume-Uni, qui exporte largement sa production littéraire dans tous les autres pays d'Europe, est aussi le moins ouvert aux productions étrangères, hors de son aire linguistique. Certes la place importante de la très puissante production américaine — qui peut permettre aux auteurs anglais de s'internationaliser sans changer de langue — est responsable pour une large part de cette situation, mais on peut aussi parler d'une quasi-autarcie des marchés anglo-saxons.» (P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, p. 230).

<sup>7</sup> On peut toutefois se demander à quoi ressemblerait cette «carte» des œuvres traduites de Ramuz si les aides publiques à la traduction n'existaient pas. On assiste ainsi dans les pays de l'Europe de l'Est des années 1990 à une nouvelle vague de traduction des œuvres de Ramuz qui coïncide avec la création d'antennes culturelles et la mise sur pied de projets de développement et de coopération selon différents axes géographiques, soutenus par la fondation Pro Helvetia. On ignore comment cette situation évoluera suite à la décision prise par Pro Helvetia de fermer ces antennes.

<sup>8</sup> Barème à manier avec précaution, toutefois, car il s'agit de prêter attention à l'ordre de parution des traductions, et surtout à leur présence dans les «centres de référence» du livre que représentent les bibliothèques nationales, par exemple. Il convient également d'établir une distinction entre les types de publication (en volume ou en bonnes feuilles).

multiplication des traductions dans des petites langues? Y a-t-il lieu de parler d'asymétrie entre l'œuvre d'un «grand auteur» — Ramuz, écrivant dans une «grande langue» — mais traduit dans une multitude de «petites langues»?<sup>9</sup> Les traductions assument-elles alors une simple fonction de médiation<sup>10</sup>, ou servent-elles d'autres objectifs? Voilà quelques-unes des questions que je souhaiterais explorer en remontant les vagues de migration de l'œuvre de Ramuz et en partant du dernier foyer de traduction connu, encore très actif pour cet auteur: l'Arménie.

### 1. Arménie

Il existe à l'heure actuelle six traductions<sup>11</sup> de Ramuz en arménien, qui s'échelonnent entre 1999 et 2003. Une seule de ces traductions — et ce n'est pas la toute première puisqu'elle date de 2002 — a été publiée dans une anthologie consacrée à la littérature romande du XX<sup>e</sup> siècle. Les cinq autres traductions ont toutes été publiées en volume, chez deux éditeurs différents, et sont toutes de la main du

---

<sup>9</sup> Dans le cas de Ramuz, on pourrait supposer également qu'il existe une asymétrie entre le réel et l'imaginaire, ou entre la géographie et la littérature: la diffusion spatiale de son œuvre à travers le monde s'oppose *a priori* aux thématiques abordées dans certains de ses livres, que l'on songe à *Aimé Pache, peintre vaudois* ou *La Guerre dans le Haut-Pays*. Ramuz s'en explique dans la préface qu'il destinait à la première traduction hongroise de *Jean-Luc persécuté*, signée par Albert Gyergyai, en 1940: «[...] j'ai peur que *Jean-Luc* ne paraisse bien "artificiel" à ceux qui ne connaissent pas le pays et ses mœurs. C'est le danger du particularisme. Mais peut-être voudrez-vous bien voir, et vos lecteurs à votre suite, que si je m'intéresse avant tout à une région, je n'ai rien quand même d'un régionaliste. J'aurais voulu que mes personnages fussent suffisamment humains pour être parfaitement accessibles aux autres hommes, d'où qu'ils proviennent. J'aurais voulu réconcilier la région et l'univers, le particulier et le général [...]» (Lettre de Ramuz à Albert Gyergyai publiée pour la première fois dans *La Suisse contemporaine*, mai-juin 1948, p. 385-386). En réalité, on touche là à la vaste problématique de l'articulation entre le particulier et l'universel, les romans de Ramuz dépassant largement le cadre particulier des personnages mis en scène pour atteindre à une description universaliste de la «communauté humaine».

<sup>10</sup> I. Kalinowski rappelle que «quantifier le degré de réception d'un auteur étranger à partir du nombre de ses traductions», c'est attribuer à la traduction une «fonction de médiation qu'elle ne remplit pas toujours» (I. Kalinowski, «Traduction n'est pas médiation: un regard sociologique sur les traducteurs français de Hölderlin», p. 25).

<sup>11</sup> C. F. Ramuz, [*Aline*], [trad. du français par Alexandre Toptchian], Erevan, Apollon, 1999. Id., [*Jean-Luc persécuté*], [trad. du français par Alexandre Toptchian], Erevan, Apollon, 2000. Id., [*Derborence*], [trad. du français par

même traducteur: Alexandre Toptchian. Ce dernier a commencé par traduire *Aline* en 1999, puis *Jean-Luc persécuté* en 2000, *Derborence* en 2002, *Si le soleil ne revenait pas* en 2003 et enfin *Le Garçon savoyard* en 2003. Ce sont donc des «grands» romans de Ramuz — et non des essais ou des nouvelles — qu'Alexandre Toptchian a décidé de traduire en arménien, en mettant à profit les possibilités de subsides que proposent des institutions nationales telles que Pro Helvetia ou des fondations privées telles que la Fondation Ramuz<sup>12</sup>.

L'Arménie est un des pays où l'on rencontre le plus grand décalage temporel entre la première publication en langue originale et la première traduction<sup>13</sup>. De plus, avec six traductions en cinq ans, ce petit pays témoigne subitement d'une activité éditoriale relativement intense autour de l'œuvre de Ramuz. Cette conjonction d'éléments me paraît assez intrigante pour que je pose l'hypothèse de l'arménien comme le paradigme d'une «petite langue» qui traduit à partir d'une «grande littérature». Ou, en d'autres termes, l'arménien comme le paradigme d'une langue littéraire dominée, dotée de peu de capital littéraire et de peu de reconnaissance internationale, qui traduit une langue dominante, dotée pour sa part d'un important volume de capital littéraire. Pour comprendre le rôle joué par ces traductions en arménien, il convient de rappeler brièvement quelques événements qui ont marqué l'histoire de l'Arménie.

Alexandre Toptchian], Erevan, Lusabats Publishing House, 2002. Id., [«Besoin de grandeur»], in [*Anthologie de la littérature suisse romande du XX<sup>e</sup> siècle, nouvelles, récits, extraits*], [trad. du français par Irina Hovsepian], Erevan, Garoun, 2002. Id., [*Si le soleil ne revenait pas*], [trad. du français par Alexandre Toptchian], Erevan, Lusabats Publishing House, 2003. Id., [*Le Garçon savoyard*], [trad. du français par Alexandre Toptchian], Erevan, Apollon, 2003.

<sup>12</sup> Toutes les traductions en arménien sont au bénéfice d'un soutien à la traduction accordé tantôt par Pro Helvetia, tantôt par la Fondation Ramuz (ou par les deux ensemble), pour des montants variant entre CHF 1'000 et CHF 4'500. S'il est vrai que ces subsides représentent une aide non négligeable, tant pour le traducteur que pour la maison d'édition, un entretien mené avec le traducteur Alexandre Toptchian, établi à Paris, a révélé que ce facteur n'était pas déterminant pour le choix particulier de Ramuz.

<sup>13</sup> Outre l'arménien, dont les premières traductions de Ramuz remontent à 1999, on rencontre deux autres langues de réception très récente: d'après l'état des recherches, le géorgien compte deux traductions, réalisées en 2001 (*La Grande peur dans la montagne*) et 2003 (*Si le soleil ne revenait pas*) et le grec connaît une seule et unique traduction de Ramuz en 2003 (*Souvenirs sur Igor Stravinsky*). J'ai toutefois décidé de me concentrer sur le paradigme arménien en raison du caractère manifestement plus systématique qui préside à la traduction des textes de l'écrivain romand.

Située aux confins de la Turquie, de la Géorgie, de l'Azerbaïdjan et de l'Iran, l'Arménie se convertit au christianisme au début du IV<sup>e</sup> siècle, se coupant ainsi de l'influence de ses grands voisins directs qui se convertiront à l'islam. La langue arménienne est attestée à l'état écrit depuis le V<sup>e</sup> siècle, transcrite dans un alphabet propre de 38 lettres. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'arménien classique, le *grabar*, a le quasi-monopole de l'écrit, alors même qu'il s'éloigne de plus en plus de l'arménien parlé. C'est au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que la langue vernaculaire commence à rivaliser avec le *grabar*, pour finir par le supplanter dans sa fonction purement littéraire. À cette période, les caractéristiques d'une nouvelle langue littéraire sont en train de devenir effectives grâce aux écoles, à la presse et surtout aux traductions: jusqu'en 1840, on ne trouve que quelques romans en langue moderne, uniquement des traductions, alors qu'en 1865, on recense plus de cinquante livres publiés en arménien moderne, dont seulement cinq titres originaux.

Le fonds littéraire de l'arménien à cette époque est donc essentiellement composé de traductions dont la quasi-totalité se fait du français en arménien. Selon une logique de construction d'identité maintes fois démontrée, les traductions ont par conséquent largement contribué à former, à enrichir la langue moderne, et à la diffuser dans les vastes couches de la population. Elles ont été, dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'organe d'uniformisation et le facteur de diffusion de cette nouvelle langue qui passait du statut de «langue vernaculaire» à celui de «langue référentielle», c'est-à-dire de langue du sens et de la culture, selon le modèle tétralinguistique d'Henri Gobard<sup>14</sup>. Dans cette perspective, la littérature traduite constituait une étape préparatoire pour le développement de la littérature originale, ce que confirme la proportion d'un dixième de production originale contre neuf dixièmes de traductions vers 1865.

Notons que cette vague de traductions accompagne un mouvement général de renaissance de la culture arménienne dès les années 1850, qui se caractérise par une ouverture aux formes modernes de l'art et joue un rôle pionnier dans l'Empire ottoman. Cet élan se voit toutefois brisé par le génocide du peuple arménien en 1915<sup>15</sup>, qui

---

<sup>14</sup> Voir A. Brisset, «The Search for a Native Language: Translation and Cultural Identity», p. 345.

<sup>15</sup> Le génocide du peuple arménien en 1915 a fait entre 800'000 victimes, chiffre reconnu par le ministère de l'Intérieur turc en 1919, et 1,5 million de victimes selon les Arméniens. Ces estimations correspondent aux deux tiers de la population arménienne, environ.

accentue la scission entre le peuple arménien résidant sur le territoire historique et la diaspora qui s'était peu à peu constituée, rendant plus difficile encore les conditions d'existence d'un champ artistique ou littéraire autonome.

Après deux ans d'indépendance d'une République d'Arménie réduite à la portion congrue<sup>16</sup>, de nouvelles attaques turques forcent l'Arménie à se tourner, en 1920, du côté de l'URSS en voie de constitution. L'Arménie devient donc une république soviétique de 1920 à 1991. Cette soviétisation reconnaît cependant à l'arménien le statut de langue « nationale » officielle, une reconnaissance qui ne s'est pas faite pour toutes les Républiques. Par conséquent, l'arménien dispose *a priori* de tous les supports et de toutes les institutions garantissant son existence et son développement.

Mais si l'on y regarde de plus près, la situation est moins brillante. L'intensification de l'enseignement du russe (470 professeurs en 1937 contre 1'300 deux ans plus tard), de même que la soviétisation de la langue arménienne, qui connaît deux réformes orthographiques<sup>17</sup> — même si l'alphabet résiste à la cyrillisation — sont des indices de la russification qui escorte le centralisme. L'avancée du russe semble donc inévitable dans certains domaines de la vie sociale, comme l'administration ou l'université.

Enfin, dès les années 1985-1986, les espoirs suscités par les discours réformistes de Gorbatchev font rejaillir en Arménie des revendications culturelles, territoriales et autonomistes, qui aboutissent à l'indépendance politique de la République d'Arménie, le 21 septembre 1991. Mais en dépit de cette nouvelle indépendance, l'Arménie se voit contrainte d'entretenir des relations très étroites avec la Russie. Depuis la fin des années 1980 en effet, le conflit du Haut-Karabagh — territoire de l'Azerbaïdjan peuplé très majoritairement d'Arméniens — oppose l'Arménie à ses voisins directs que sont l'Azerbaïdjan et la Turquie, si bien que seule une alliance stratégique avec Moscou permet à l'Arménie de maintenir l'équilibre vis-à-vis de ces pays. Cette alliance s'inscrit par conséquent dans le prolongement de la domination russe à l'ère soviétique et accentue inévitablement le processus de russification de la culture arménienne engagé sous le régime communiste.

---

<sup>16</sup> Le 4 juin 1918 à Batoum, la Turquie reconnaît l'indépendance de la République d'Arménie, ramenée aux régions d'Erévan, Sévan, Etchmiadzine et Alexandropol, minuscule État de 10'000 km<sup>2</sup>.

<sup>17</sup> Réformes orthographiques entreprises en 1920 puis en 1940. Statistiques extraites de M. Nichanian, *Âges et usages de la langue arménienne*, p. 388.



Pour en revenir aux six traductions arméniennes de Ramuz réalisées entre 1999 et 2003, il est certes possible d'établir des parallèles avec cette première vague de traduction massive qui avait eu lieu vers 1850, et qui visait à faire de l'arménien moderne une nouvelle langue littéraire. Mais il convient d'emblée de préciser que les enjeux ne sont pas identiques: si les traductions qui accompagnent la renaissance de la culture arménienne vers 1850 servent à fonder et consacrer une langue jusqu'alors dépourvue de la moindre once de capital littéraire, la situation est toute différente au tournant du nouveau millénaire. L'arménien écrit et parlé en 2000 jouit déjà d'une longue histoire. Il a été entretenu tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, en dépit des nombreux bouleversements politiques, tant par la communauté résidant dans le pays<sup>18</sup> que par la diaspora, au travers d'une presse spécialisée. Aujourd'hui, il est non seulement reconnu comme langue vernaculaire, les Arméniens lui restant très attachés dans le pays et en diaspora. Mais il fonctionne aussi comme langue véhiculaire — décrété langue nationale officielle à l'époque soviétique, l'arménien partage toutefois ce statut avec le russe dans certains domaines. Et depuis cette renaissance arménienne du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est également une langue référentielle, l'arménien moderne pouvant désormais s'appuyer sur une tradition littéraire.

Par conséquent, les traductions des romans de Ramuz contribuent certainement à alimenter une langue littéraire nationale, mais pas à la fonder. Au vu des récents développements géo-politiques, il y a tout lieu de penser qu'elles servent bien plutôt à contrebalancer le processus de russification, tel qu'il a été entamé avec l'adhésion de l'Arménie à l'URSS dès 1920. Les traductions permettraient ainsi d'entretenir l'arménien, par un effet de traduction-accumulation — pour reprendre la terminologie développée par Pascale Casanova<sup>19</sup> — qui viserait à alimenter le fonds littéraire d'une langue menacée et à la réaffirmer comme langue littéraire<sup>20</sup>. Notons enfin que cette

---

<sup>18</sup> En 1977, encore sous l'emprise du régime soviétique, les Arméniens se mobilisent contre la tentative de supprimer l'arménien comme langue officielle dans la Constitution. Cette tentative de suppression montre à quel point l'arménien est en concurrence avec le russe.

<sup>19</sup> Voir P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, p. 189 et surtout P. Casanova, «Consécration et accumulation de capital: la traduction comme échange inégal», p. 7-20.

<sup>20</sup> À cet égard, je ferai remarquer qu'un des ouvrages français qui traite de la littérature arménienne, publié en 1989 par la maison Entente à Paris, figure dans une collection qui s'intitule «Langues en péril» (M. Nichanian, *Âges et usages de la langue arménienne*).

réaffirmation de la culture arménienne, qui passe aussi par une reterritorialisation de la langue — toutes les traductions sont éditées dans la capitale, à Erevan<sup>21</sup> — intervient au moment crucial où le pays doit réapprendre son indépendance<sup>22</sup>.

Comprendre ces traductions comme un acte de préservation face à la russification graduelle de la culture arménienne: voilà un premier facteur à même d'expliquer le décalage temporel, puis la brusque intensification de traduction qu'on observe entre 1999 et 2003 autour de la figure de Ramuz. Pour étayer cette hypothèse, il s'agirait bien entendu de vérifier que l'exemple des traductions de Ramuz ne représente pas un cas isolé dans le paysage littéraire arménien. Il faudrait par conséquent établir un catalogue plus vaste de toutes les publications en Arménie sur ces vingt dernières années, afin d'établir le pourcentage exact de traductions et de créations originales, et d'identifier la place de Ramuz dans la littérature arménienne traduite.

## 2. *Ramuz en suisse allemand*

Après avoir exposé le cas d'école de l'arménien, je me propose de faire halte dans la Suisse alémanique des années 1970, avant d'en venir à la toute première traduction d'une œuvre de Ramuz réalisée en 1911 en espéranto. Cette étape alémanique mérite d'être brièvement évoquée, dans la mesure où elle semble également révélatrice des fonctions potentiellement assumées par la traduction.

À partir de 1977, et jusqu'en 1992, un traducteur du nom de Hans-Ulrich Schwaar<sup>23</sup> livre cinq traductions bernoises de Ramuz, dont deux

---

<sup>21</sup> Il faut savoir que jusqu'en 1975, soit jusqu'au début de la guerre civile au Liban, Beyrouth était la capitale culturelle de la diaspora arménienne. De 1975 à 1985, pendant les dix premières années de la guerre au Liban, il s'est publié plus de 700 livres arméniens à Beyrouth. Pour la culture arménienne, la capitale libanaise correspondait ainsi à un pôle majeur de production, tout en étant hors du territoire arménien.

<sup>22</sup> Le moment n'est bien sûr pas anodin: comme Lawrence Venuti l'explique (L. Venuti, *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, p. 187), c'est souvent dans des périodes historiques critiques, particulièrement lors de l'effondrement de régimes dictatoriaux, que les cultures dominées valorisent la traduction. Celle-ci œuvre alors à la formation d'une identité, à la construction ou reconstruction d'auteurs, de nations, de lecteurs et de citoyens.

<sup>23</sup> Ramuz est vraisemblablement le seul auteur dont Hans-Ulrich Schwaar ait traduit plusieurs titres. Ce dernier signe par ailleurs une petite dizaine de textes de création en suisse allemand.

seront rééditées<sup>24</sup>. La volonté de traduire Ramuz en dialecte alémanique démontre que Ramuz est «assimilé» comme un auteur suisse, et qu'il appartient au patrimoine national<sup>25</sup>. On peut donc y voir en premier lieu un phénomène de «nostrisation» de la part du traducteur, dans la mesure où ces traductions lui permettent d'affirmer une culture locale. Mais au-delà de ce qu'elles peuvent signifier en termes de perception de l'auteur, ces traductions méritent qu'on s'y arrête pour ce qu'elles montrent d'elles-mêmes. Dans la lignée de l'interprétation donnée par Annie Brisset sur les traductions de pièces de théâtre réalisées en québécois<sup>26</sup>, je commencerai par faire remarquer que ces traductions portent presque toutes l'inscription «i ds Bärndütsche übertreit vom» («traduit en bernois par»). Cette mention de la langue cible est contraire aux habitudes qui gouvernent l'organisation du paratexte des traductions: d'ordinaire, c'est bien la langue source qui est mentionnée, la langue cible étant perçue comme évidente pour les lecteurs de la traduction. En réalité, le suisse allemand n'étant pas une langue écrite mais une langue constituée d'une multitude de dialectes parlés, cette information supplémentaire est nécessaire pour localiser le public cible.

---

<sup>24</sup> C. F. Ramuz, *Ds Dörfli / Le Petit village, i ds Bärndütsch übertreit vom H. U. Schwaar; mit Zeichnige vom Emil Zbinden*, Ostermundigen-Bern, Viktoria, 1977. Id., *Hans-Jogg, e Gschicht us de Bärge / Jean-Luc persécuté, i ds Bärndütsche übertreit vom H.U. Schwaar; mit Original-Ill. vom Edouard Vallet*, Ostermundigen-Bern, Viktoria, 1978. Id., *Lineli / Aline, e Gschicht, i ds Bärndütsche übertreit vom H. U. Schwaar; mit Zeichnige vom Emil Zbinden*, Ostermundigen-Bern, Viktoria, 1981. Id., *Di grossi Angscht i de Bärge / La Grande peur dans la montagne, i ds Bärndütsche übertreit vom H.U. Schwaar; mit Zeichnige vom Peter Bergmann*, Ostermundigen-Bern, Viktoria, 1982. Id., *Farinet / Farinet ou la Fausse monnaie, i ds Bärndütsch übertriit vom H. U. Schwaar; mit Ziichnige vom Hans Berger*, Ostermundigen-Bern, Viktoria, 1984. Id., *Ds Dörfli / Le Petit village, [i ds Bärndütsche übertreit] vom H. U. Schwaar; mit Zeichnige vom Emil Zbinden*, 2. Ausg., Ostermundigen-Bern, Viktoria, 1978. Id., *Ds Döörfli, i ds Bärndütsch übertreit [vom] H. U. Schwaar u mit Zeichnige vom Emil Zbinden*, 3. Ausg., Langnau, Verlag Emmentaler Druck AG, 1990. Id., *Hans-Jogg, e Gschicht us de Bärge, i ds Bärndütsch übertreit [vom] H[ans] U[rich] Schwaar u mit Originalill. vom Edouard Vallet*, 2. Ausg., Langnau, Verlag Emmentaler Druck AG, 1992.

<sup>25</sup> Cette réception très typée de l'œuvre de Ramuz s'inscrit dans le nouvel âge d'or de la littérature en dialecte. On assiste en effet dès la fin des années 1960 à une nouvelle valorisation littéraire des dialectes suisses allemands qui vise à promouvoir le suisse allemand comme une langue référentielle à part entière, sans toutefois l'enfermer dans le rôle de ciment national tel qu'il était défini à l'époque de la Défense nationale spirituelle, au milieu des années 1930.

<sup>26</sup> A. Brisset, «The Search for a Native Language: Translation and Cultural Identity», p. 343-375.

Et si ces traductions stipulent expressément «i ds Bärndütsch über-treit vom», c'est probablement aussi pour mieux souligner, en creux, la différence avec une traduction «classique» en haut-allemand. Cette annotation quasi systématique — sur les huit ouvrages publiés en bernois, seule une réédition ne le mentionne pas sur sa page de titre — ne fait que souligner la marginalité de cette langue comme langue littéraire. Paradoxalement, elle la consacre aussi comme langue littéraire, la traduction d'un des fleurons de la littérature suisse lui fournissant des armes pour rivaliser avec le haut-allemand. En mettant l'accent en premier lieu sur leur particularisme, ces traductions bernoises assument par conséquent une valeur différentielle et s'inscrivent dans une logique de distinction par rapport au champ culturel allemand.

### 3. *Espéranto*

Remontons encore un peu plus le temps des migrations de l'œuvre de Ramuz pour retrouver le point d'origine, le temps — et l'espace! — zéro des traductions de Ramuz. L'histoire de ces traductions commence en 1911, avec une version d'*Aline* en espéranto<sup>27</sup>, réalisée par René de Saussure, le frère du célèbre linguiste Ferdinand de Saussure. Cette première traduction publiée en volume<sup>28</sup> fera l'objet d'une réédition, quelques mois plus tard<sup>29</sup>.

À cette époque, les bases de l'espéranto sont déjà en place, mais il s'agit de les consolider et d'alimenter le fonds linguistique et littéraire de cette nouvelle langue artificielle. Créée en 1887 par le jeune Juif polonais Lazare Louis Zamenhof, l'espéranto est une langue à vocation universelle, qui mêle racines artificielles et naturelles dans un schématisme extrême. Le canon de la langue est fixé définitivement en 1905 par le *Fundamento de Esperanto*, qui édicte seize règles fondamentales et intangibles de l'espéranto. Il ne reste plus alors qu'à constituer le fonds de commerce de cette langue: plutôt que

<sup>27</sup> Que la première traduction dans la langue universaliste de l'espéranto intervienne en plein débat régionaliste autour des textes de Ramuz représente un des nombreux paradoxes soulevés par cette publication.

<sup>28</sup> *Aline: rakonto*, traduit en espéranto, représente la première traduction publiée en volume. On recense cependant deux traductions antérieures, en allemand, publiées en bonnes feuilles: C. F. Ramuz, «Die Macht der Verhältnisse», in *Neue Zürcher Zeitung*, Zürich, 20.07.1908-15.09.1908; C. F. Ramuz, «Aline», in *Aus fremden Zungen*, Berlin, Ledermann, 1910.

<sup>29</sup> C. F. Ramuz, *Aline: rakonto*, trad. de René de Saussure, Genevo, A. Kündig, 1911. Id., *Aline: svisa rakonto*, tradukita di René de Saussure, dua eldono, Genevo, A. Kündig, 1911.

d'élaborer une grammaire détaillée, Zamenhof préfère traduire lui-même, sur la base grammaticale du *Fundamento*, autant de chefs-d'œuvre que possible. Pour lui, la traduction doit servir à «élaborer la langue en la confrontant aux difficultés et aux finesses des langues naturelles»<sup>30</sup>. Dans les premières années de l'espéranto, de 1887 à 1920 environ, on traduit donc beaucoup de textes littéraires non seulement pour enrichir le vocabulaire de la langue, mais aussi dans l'idée de perfectionner l'instrument et de lui faire gagner des lettres de noblesse. La traduction d'*Aline* réalisée par René de Saussure en espéranto, en 1911, s'inscrit manifestement dans ce mouvement d'accumulation de capital littéraire.

Le mécanisme semble donc parfaitement identique à celui décrit par Pascale Casanova dans ce qu'elle nomme la traduction-accumulation<sup>31</sup> — le cas particulier de l'espéranto en représentant peut-être l'exemple le plus patent, dans la mesure où cette instrumentalisation des textes littéraires de la langue source au profit de la langue cible est assumée dans les discours mêmes du fondateur Zamenhof.

Une différence de taille demeure cependant importante lorsqu'il s'agit de questionner les lieux de la traduction: contrairement aux langues naturelles, l'espéranto ne repose pas sur une communauté de locuteurs qui lui préexiste, et qui serait située dans un espace géographique plus ou moins circonscrit. En réalité, les traductions en espéranto illustrent de la façon la plus critique la double fonction que Lawrence Venuti<sup>32</sup> attribue à la traduction: tout en servant de médiation à l'œuvre «étrangère» de la langue source, les traductions participent à la création d'une communauté dans la langue cible. Celles-ci pèsent d'un poids considérable dans la représentation des cultures étrangères, mais ce faisant elles contribuent également à forger la subjectivité de la culture cible. Les traductions développent ainsi une communauté de goûts et d'attentes dans la langue cible, à laquelle les lecteurs peuvent s'identifier.

En ce sens, plus que toute autre traduction, les traductions en espéranto appellent de leurs vœux la constitution d'une nouvelle communauté, affranchie de toute revendication nationaliste. Mais pa-

---

<sup>30</sup> Sur la création de l'espéranto et cette vague de traductions, voir P. Janton, *L'Espéranto*, p. 91s.

<sup>31</sup> Voir P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, p. 189 et surtout P. Casanova, «Consécration et accumulation de capital: la traduction comme échange inégal», p. 7-20.

<sup>32</sup> L. Venuti, *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, p. 67s et L. Venuti, «Translation, Community, Utopia», p. 477.

rallèlement, les traductions en espéranto projettent une communauté doublement utopique: tantôt par les idéaux d'égalité et de communication universelle que cette communauté nourrit, et tantôt parce que véritablement, cette communauté n'est rattachée à aucun lieu particulier<sup>33</sup>. Ne reposant sur aucun modèle d'État-nation, dépourvue de territoire, la langue de l'espéranto est par définition une langue déterritorialisée.

Il est assez piquant de constater que cette traduction d'*Aline* en espéranto marque le début de l'ère ramuzienne en traduction, parce qu'elle oblige à relativiser une réflexion axée uniquement sur une *géographie* des traductions, de même qu'elle incite à réexaminer la valorisation de la traduction sur le marché littéraire mondial. Car contrairement aux autres traductions faites dans des langues naturelles, celle-ci ne révèle rien du champ littéraire d'un quelconque pays: la traduction *Aline: rakonto* a bien une provenance réelle — Genève qui, par une heureuse ironie du sort, désigne le même champ littéraire, le même pays que le texte en langue originale<sup>34</sup>. Mais le rattachement de ce texte à un espace géographique particulier n'en demeure pas moins accessoire.

Dans l'idéologie espérantiste, les activités de traductions en espéranto participent en effet d'une vision très humaniste et égalitaire, visant à nourrir une langue de communication supranationale. On est donc loin de cette logique d'«échange inégal» décrite pour les langues naturelles, où les traductions se trouvent alors au service d'États-nations. Cette différence nous rappelle que les traductions représentent peut-être plus qu'un instrument de capitalisation au profit de champs littéraires nationaux. Outre le fait qu'elles rapportent de l'argent aux auteurs — comme Ramuz s'en félicitait dans une des lettres qu'il

---

<sup>33</sup> Hormis une fois par année, lorsque le «pays de l'espéranto» se matérialise à l'occasion des congrès universels.

<sup>34</sup> Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si cette traduction en espéranto est publiée à Genève: la ville a notamment accueilli en 1906 le Congrès universel espérantiste, une année après le congrès fondateur de Boulogne, en 1905. Et ce n'est certainement pas non plus un hasard si la traduction est signée de la main de René de Saussure. Ce dernier, mathématicien de formation, était vraisemblablement très engagé dans la communauté espérantiste, puisqu'il signe plusieurs autres traductions en espéranto (textes d'Ernest Naville et de Paul Seippel) ainsi qu'un certain nombre de traités sur cette langue. La nature particulière de l'espéranto en fait une traduction dans une langue «déterritorialisée», mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle soit «désincarnée» — le nom et les activités de René de Saussure contribuant à porter cette traduction.

adressait à son ami Adrien Bovy<sup>35</sup> — les traductions œuvrent aussi à la construction d'un universel littéraire. Elles travaillent à l'unification de l'espace littéraire en créant, par-delà la diversité linguistique, l'unité<sup>36</sup>.

Ce passage du particulier à l'universel, illustré de la façon la plus éloquente par les traductions en espéranto, se retrouve dans l'écriture même de Ramuz. L'écrivain s'en explique notamment dans une préface qu'il destinait à la première traduction hongroise<sup>37</sup> d'un de ses romans, *Jean-Luc persécuté*, mais qui n'a pu être publiée en raison de retards de courrier. Ramuz s'adresse directement à son traducteur, Albert Gyergyai, en ces mots:

[...] j'ai peur que *Jean-Luc* ne paraisse bien «artificiel» à ceux qui ne connaissent pas le pays et ses mœurs. C'est le danger du particularisme. Mais peut-être voudrez-vous bien voir, et vos lecteurs à votre suite, que si je m'intéresse avant tout à une région, je n'ai rien quand même d'un régionaliste. J'aurais voulu que mes personnages fussent suffisamment humains pour être parfaitement accessibles aux autres hommes, d'où qu'ils proviennent. J'aurais voulu réconcilier la région et l'univers, le particulier et le général [...].<sup>38</sup>

Cette «réconciliation de la région et de l'univers», pour reprendre l'expression de Ramuz, passe certainement aussi par les traductions, et ce en dépit de la structure très hiérarchisée qui domine les échanges littéraires internationaux.

### *Conclusion*

Pour conclure, nous avons vu que les pôles de traduction que j'ai choisi d'aborder dans le cadre de cet exposé — pôle arménien, suisse allemand et espérantiste de l'œuvre de Ramuz — pouvaient s'expliquer par divers facteurs: c'est avant tout le mécanisme de la traduction-accumulation qui ressort pour ces champs littéraires, mécanisme qui s'inscrit toutefois dans des contextes spécifiques à chaque langue.

---

<sup>35</sup> Lettre inédite de Ramuz à Adrien Bovy, du 24.11.1907: «Cher, à la hâte, ça ne presse pas, mais pas du tout, j'allais même vous écrire, ayant reçu hier 300 fr. de droits de traduction. Les traductions ont du bon. J'étais un peu inquiet, n'ayant plus même de quoi payer ma dernière semaine de pension. Me voilà soudain remonté. [...]»

<sup>36</sup> Voir P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, p. 201.

<sup>37</sup> C. F. Ramuz, *Uldözött vad: regény [Jean-Luc persécuté]*, fordította Albert Gyergyai, Budapest, Révai, 1940.

<sup>38</sup> Lettre inédite publiée pour la première fois dans *La Suisse contemporaine*, mai-juin 1948, p. 385-386.

La présentation de ces trois pôles de traduction m'amène donc à confirmer certains aspects du modèle d'analyse des traductions développé par Pascale Casanova et l'école de Bourdieu: il existe un processus, dans les traductions des œuvres de Ramuz, qui valide ces outils et ces concepts. Mais les études de cas que j'ai présentées me poussent dans le même temps à réévaluer certains principes d'explication issus de ce modèle: la situation éclatée de l'espéranto, qui ne repose ni sur une nation, ni sur un territoire, vient ébranler le postulat de la dépendance originelle de la littérature à l'égard de la nation, dont découle la conception de la traduction comme «échange inégal»<sup>39</sup>. Le couple «dominant — dominé» ou «centre — périphérie» se voit quant à lui remis en question par la situation du champ littéraire alémanique vis-à-vis du champ littéraire allemand. Si les traductions en suisse allemand assument une valeur différentielle par rapport au haut-allemand, cette différenciation s'inscrit néanmoins dans un espace complexe, composé de plusieurs points de référence: l'espace germanophone ne connaît pas de centre à proprement parler, mais bien plutôt des pôles qui s'influencent mutuellement, de telle sorte que la relation entre le champ alémanique et les autres champs germanophones ne saurait se lire de façon unidirectionnelle, de périphérie dominée à centre dominant.

Par ailleurs, les éléments d'explication que j'ai soulevés au cours de cette analyse ne m'ont pas encore permis d'aborder «frontalement» les textes. Ils m'ont certes permis de mettre en lumière les enjeux autres que purement textuels qui sont à l'œuvre dans la traduction littéraire, mais ils laissent ouvertes un certain nombre de questions: qu'en est-il précisément de ces enjeux textuels? Et comment faire le lien avec la fonction de médiation que l'herméneutique prête à la traduction?

Pour progresser dans cette recherche, il me reste donc à explorer les points d'attache susceptibles de relier le modèle sociologique de la traduction littéraire — tel que je l'ai exploité ici, du moins — à une approche herméneutique. Quels sont les outils d'analyse qui me permettent tout à la fois de dresser un portrait nuancé des conditions sociales d'émergence des traductions, tout en essayant de voir ce que ces textes «traduisent» véritablement, dans une perspective esthétique et herméneutique? Cette question pourrait faire écho à celle de

---

<sup>39</sup> «La dépendance originelle de la littérature à l'égard de la nation est au principe de l'inégalité qui structure l'univers littéraire». (P. Casanova, *La République mondiale des Lettres*, p. 62).



Ramuz, lorsqu'il cherchait à «réconcilier l'univers et la région»: comment donc réconcilier une approche sociologique de la traduction littéraire avec son pendant herméneutique?

Anne-Laure PELLA  
Université de Lausanne

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Annie BRISSET, «The Search for a Native Language: Translation and Cultural Identity», in *The Translation Studies Reader*, éd. L. Venuti, London/New York, Routledge, 2000, p. 343-375.
- Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999.
- , «Consécration et accumulation de capital: la traduction comme échange inégal», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, septembre 2002, Paris, Seuil, 2002, p. 7-20.
- Valérie GANNE et Marc MINON, «Géographies de la traduction», in *Traduire l'Europe*, éd. F. Barret-Ducrocq, Paris, Payot, 1992, p. 55-96.
- Pierre JANTON, *L'Espéranto*, Paris, PUF, (1973) 1989.
- Isabelle KALINOWSKI, «Traduction n'est pas médiation: un regard sociologique sur les traducteurs français de Hölderlin», *Études de Lettres*, 2/2001, Lausanne, p. 25-50.
- Franco MORETTI, *Atlas du roman européen (1800-1900)*, Paris, Seuil, 2000.
- Marc NICHANIAN, *Âges et usages de la langue arménienne*, Paris, Entente, 1989.
- Lawrence VENUTI, *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*, London/New York, Routledge, 1998.
- , «Translation, Community, Utopia», in *The Translation Studies Reader*, éd. L. Venuti, London/New York, Routledge, 2000, p. 468-488.

